

# ANTIRESSE

N° 423 | 7.1.2023

LE BRUIT DU TEMPS PAR SLOBODAN DESPOT

## Un péril sans parade (L'angoisse du roi Hérode, II)

ENFUMAGES PAR ERIC WERNER

## Les services spéciaux comme dernier recours

LA LUCARNE D'ARIANE BILHERAN

## S'arrêter un instant sur le Kairos

LISEZ-MOI ÇA! PAR SLOBODAN DESPOT

## Ernst Jünger par Eric Werner



*Chroniques de la vie humaine  
au temps des robots*



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Un péril sans parade (L'angoisse du roi Hérode, II)

**Q**UAND UN POUVOIR VOIT LE DANGER PARTOUT, IL NOUS FAIT SAVOIR QUE SA FIN EST PROCHE. LA CHASSE AUX BÉBÉS D'HÉRODE, MÊME SI ELLE N'A JAMAIS EU LIEU, EN EST UNE ILLUSTRATION ÉVANGÉLIQUE. OR L'ÉVANGILE N'EST PAS UNE VIEILLE HISTOIRE. C'EST LA CHRONIQUE MÊME DE CE QUE NOUS VIVONS.

Entre les deux Noëls, le grégorien et le julien, je n'ai cessé de méditer sur les circonstances de la venue du Christ parmi les hommes. Des siècles durant, nous avons été si fascinés par la crèche que nous n'avons, me semble-t-il, pas prêté suffisamment d'attention à l'entourage. Je veux parler de cette tentative d'élimination panique, cruelle et foireuse que raconte l'évangile de Matthieu et que la tradition désigne comme le massacre des Innocents. En reli-

sant le passage concerné (Matthieu 2, 2-23), j'y ai relevé quelques points qui m'ont paru résonner à travers les siècles comme un tocsin sans trêve. Résumons:

- Les trois rois mages venus d'Orient commencent par «vendre la mèche» en s'enquérant candidement à Jérusalem où trouver le «roi des Juifs qui vient de naître». Hérode, le roi de Judée, s'alarme aussitôt, car la question semble confirmer

l'annonce faite à la ville de Bethléem: «Car de toi sortira un chef qui paîtra Israël, mon peuple».

- Pourquoi Hérode s'affole-t-il tant alors qu'il devrait au contraire se réjouir? Parce que son esprit trivial ramène la prophétie à un danger politique immédiat: l'irruption d'un concurrent pour son trône. Or Hérode s'y accroche d'autant plus qu'il n'est ni libre ni souverain. Il n'est, pour le cas où on l'oublierait, qu'un client obséquieux de Rome, dont la légitimité repose entre autres sur une «politique de pots-de-vin» à l'égard des fonctionnaires de l'Empire. Comment peut-il imaginer qu'un chef annoncé par les prophètes pourrait être intéressé par une situation comme la sienne?
- Les esprits qui grenouillent au ras du sol ne peuvent voir ce qui se passe dans les cieux. Leur nuque de rampants ne leur permet pas de lever la tête plus haut que leur sillon. En revanche, ils sont en règle générale bien pourvus d'astuce. Hérode décide donc d'utiliser les trois candides pèlerins comme agents de renseignements pour trouver l'enfant et le mettre à mort.
- Ayant trouvé l'enfant grâce à l'étoile qui les guide, les mages sont «divinement avertis en songe» de ne pas le cafter à Hérode et filent en douce vers le pays d'où ils sont venus. Joseph est mis en garde par la même ligne directe et se réfugie en

Égypte avec l'enfant et sa mère. Hérode pendant ce temps entre en colère et fait exterminer tous les bébés «de deux ans et au-dessous», non seulement à Bethléem, mais encore «dans tout son territoire». Il nous fournit là une illustration précoce des ravages du principe de précaution poussé à l'extrême. À cause d'une prophétie mal comprise, le potentat sacrifie deux classes de futurs géniteurs, laboureurs, ouvriers et surtout contribuables! Pour préserver son trône d'un danger hypothétique et abstrait, il met en péril la survie de son propre État.

- L'ironie de cette histoire, c'est que cet autogénocide ne le débarrassera pas du problème, que l'enfant fatidique n'est plus à Bethléem et qu'Hérode va bientôt mourir, laissant la voie libre au retour de la Sainte Famille vers le pays d'Israël.

L'historicité de ce passage est bien entendu contestée, mais il est des onfrés, particulièrement en France, pour contester l'existence de Jésus lui-même. Cela n'enlève rien à sa valeur symbolique et même prophétique, vu du XXI<sup>e</sup> siècle qui est le nôtre. Ne sentons-nous pas la sueur froide du pouvoir terroriste et terrorisé — terroriste *car* terrorisé — imbiber le tissu même de notre vie publique? Ne le voyons-nous pas renverser les tables, basculer les bibliothèques, percer les greniers dans sa volonté d'éradiquer un péril

dont il ne connaît le visage ni ne comprend la nature?

**BETHLÉÉM, MY LAI, FALLOUJAH, GAZA...**

Évidemment, c'est aujourd'hui le désastre de Gaza qui vient en premier à l'esprit. Précisons d'emblée que le potentat actuel ne réagit pas à un danger hypothétique, mais à une attaque dévastatrice contre sa propre population — ce fameux 7 octobre que beaucoup ont voulu oublier face à la cruauté des événements qui ont suivi. Cela étant posé, nous voyons ici un Hérode qui, pour se défaire de sa propre corruption, précipite son pays tout entier dans une aventure inepte dont il ne se remettra peut-être jamais. Nous le voyons, brandissant des prophéties prises à la lettre, lancer ses bombardiers et ses chars dans un massacre indiscriminé en espérant éradiquer un mouvement politique dont les chefs, commanditaires et financiers se trouvent hors du territoire — et dont les bases de recrutement s'étoffaient toujours plus à mesure que les crimes contre les civils s'enchaînent. L'issue n'est que trop évidente: l'embrasement général de la région et du monde ou un piteux enlèvement dans le corps même de la ville dévastée. C'est presque aussi idiot que de sacrifier deux classes entières de ses propres sujets. Il me coûte d'écrire ceci, ayant toujours considéré d'un œil bienveillant la lutte des Israéliens pour leur dignité et leur survie. Mais cet Hérode-là paraît encore trop biblique, trop local, trop littéralement calqué sur l'ancien, pour

couvrir tout le mystère symbolique que nous livre le récit de Matthieu. Souvenons-nous alors de quel empire Netanyahu est le client et le vassal. Et méditons sur l'argument le plus candide — et le plus encombrant — de ses rares défenseurs: pourquoi pleurez-vous sur Gaza quand vous vous taisiez sur Falloujah (ou sur Bagdad, ou sur My Lai, ou sur Tripoli)? C'est vrai, ils ont raison: pourquoi? En quoi la manière dont M. Netanyahu traite le problème du Hamas se distingue-t-elle de la manière dont MM. Bush, Clinton et Obama ont traité les problèmes Saddam, Assad et Kadhafi — c'est-à-dire en faisant payer le prix le plus cruel aux populations? En quoi ces hôtes recherchés de toutes les soirées humanitaro-huppées du monde occidental — dont l'un est même Nobel de la Paix! — ont-ils les mains moins engluées de sang que le butor du Likoud? Et pourquoi hululer sur les cinq ou sept mille gosses tués par les bombes de Tsalal quand nous n'avons pas tiqué sur le demi-million d'enfants morts en Irak revendiqué sans complexe par la secrétaire d'État Madeleine Albright? Pourquoi, hein? N'est-ce pas la preuve de notre *antisémitisme*? En temps normal, dans le monde d'*avant le 7 octobre*, l'énoncé de cette accusation capitale aurait aussitôt imposé le silence dans la basse-cour. Mais aujourd'hui tout le monde s'en fiche. On ne l'entend même plus. On en rajoute même. Te rends-tu compte, Bibi, du service providentiel que tu as rendu aux ennemis d'Israël dans le monde?

Ou est-ce que tu t'en fiches, toi aussi? As-tu déjà compris qu'on était instantanément passé au-delà, que toutes les barrières morales protégeant ton camp venaient de tomber en poussière? Ricanes-tu d'avoir jeté la cause palestinienne en pâture à un mouvement idéologue et télécom-mandé — la filiale locale des Frères musulmans —, qui ne pourra que la compromettre après l'avoir exploitée jusqu'à l'écoeurement? Sera-ce ta consolation dans la défaite, d'avoir réussi à marier de force le peuple de trop sur ta terre sainte à un tel gang de fanatiques?

N'importent les calculs personnels de Netanyahu. Nous ne sommes pas dans sa tête, et il n'est pas tout seul non plus dans son train fou. Et c'est ce qui est le plus fascinant. La manière dont l'État d'Israël prétend traiter le problème palestinien en détruisant son propre avenir ressemble au suicide par immolation de Chuck McGill dans la série *Better Call Saul*.

- **Notule.** Je résume pour qui n'aurait pas encore vu cette série aux accents bibliques. Hanté par une hypersensibilité électromagnétique, le brillant avocat finit par saccager et incendier sa propre maison à la poursuite d'une nuisance dont il sait lui-même, par la zone encore lucide de son esprit dérangé, qu'elle est psychosomatique. Mais s'avouer la cause de cette obsession, il n'en a pas la force: son mépris doublé de crainte et d'envie à l'égard du frère cadet, le paumé de la

famille, qui finit *quand même* par devenir avocat, lui aussi. Le succès du pauvre Jimmy (qui se fera appeler Saul!), littéralement repêché des bas-fonds, est une insulte à l'orgueil sans mesure du génie de la famille.

Il n'y a pas de place, dans l'univers narcissique du grand avocat McGill, pour autre chose que lui. Tout comme, pour les racistes entourant Bibi, il n'y a pas de place en la terre promise pour autre chose qu'*eux* — cet *autre chose* comprenant non seulement les Arabes et les Gentils, mais également une grande part du peuple juif lui-même.

Regardez maintenant qui dans le monde soutient ce saccage. Les États-Unis bien sûr, qui pourraient le faire arrêter instantanément en cessant leurs livraisons d'armes et en levant à l'ONU leur veto permanent. Et les filles de l'ogre(1), je veux parler de leurs mignons européens, dont l'obéissance aveugle et pudique à leur cannibale de père ne connaît pas de limites. Toutes les aires de l'humanité contemporaine, en somme, où Hérode exorcise sa terreur au risque de sa propre annihilation.

#### TABULA RASA

Voici ce que nous offre l'évangile dans les ruelles et les coulisses de sa grande histoire. Toutes les pages du Livre sont dédoublées à l'encre invisible, mêlant le littéral et l'allégorique, mais ici nous pouvons voir l'arc parabolique rejoignant l'alpha et l'oméga, la naissance du Divin

enfant portant l'illustration concrète de cette mise à nu qui ne sera déroulée — et encore, sur le mode symbolique — que dans le livre de l'Apocalypse. L'angoisse du roi Hérode est un drame de la fin des temps, ou d'un temps du moins, ce temps où un pouvoir au seuil de l'agonie se détruit lui-même et tout ce qu'il touche pour essayer de conjurer une menace qu'il ne sait comment combattre. Menace qui le terrifie non parce qu'elle le vise, mais justement parce qu'elle *ne se soucie pas de lui*, parce qu'elle évolue dans une dimension à laquelle il n'a même pas accès.

Bouclons ici notre exemple trop évident avant de passer à d'autres: la volonté d'effacer la présence palestinienne à Gaza, désormais explicite dans les projets du gouvernement Netanyahu-Ben Gvir(2), n'est-elle due qu'à la fureur mystique des suprémacistes juifs? Ne tient-elle pas aussi à l'autre visage de l'État d'Israël, qui se veut aussi le pays le plus LGBT-compatible de la région: le visage d'un État occidental en phase terminale avec ses tentations de *reset*

et de *cancel culture*? Une nature qui le pousse aujourd'hui à tout détruire, soi-même compris, plutôt que d'admettre l'existence d'un *autre* qui ne lui ressemble pas?

A suivre: principe de précaution et *cancel culture*; éternité et utilité du massacre des Innocents; transhumanisme et automutilation; les Parfaits de Davos.

- Illustration: Michael McKean dans le rôle de Chuck McGill, *Better Call Saul* (Netflix). Cet article fait suite à «L'angoisse du roi Hérode», AP421.

#### NOTES

1. Voir «Le goûter des filles de l'ogre», AP135 | 01/07/2018.
2. Observation intéressante du reporter Paul Moreira au sujet du ministre de la Sécurité nationale d'Israël: «Ben Gvir, je l'ai interviewé une fois et je me demandais pourquoi il n'était pas pris en charge par une institution psychiatrique».



ENFUMAGES par Eric Werner

## Les services spéciaux comme dernier recours

**D'**UNE MANIÈRE GÉNÉRALE, LE RÉGIME OCCIDENTAL EST EN PROIE À UN TRÈS GRAND NOMBRE DE TENSIONS, TENSIONS AUXQUELLES IL AURAIT PEINE À SURVIVRE SI LES SERVICES SPÉCIAUX N'ÉTAIENT JUSTEMENT LÀ POUR LES CONTENIR. SE SUBSTITUERAIENT-ILS, EN FIN DE COMPTE, AU RÉGIME LUI-MÊME?

Il est très rare que les personnages de le Carré se mettent à théoriser. Le Carré lui-même se montre d'une grande discrétion dans ce domaine. Il se contente de décrire une situation donnée, laissant au lecteur le soin d'en tirer certaines leçons. Sauf que parfois il donne à lire dans les pensées de ses personnages. Ainsi, dans *L'espion qui aimait les livres*, l'un d'eux, Proctor, laisse entrevoir

sa perplexité: «Edward craignait-il que, en l'absence de toute cohérence dans la politique étrangère du Royaume-Uni, le Service ait pris la grosse tête?» Edward est un traître qu'on est en train de démasquer. Et c'est celui qui le traque, Proctor, qui pense ainsi tout haut.

Le Carré précise: «À vrai dire, cette idée avait aussi traversé l'esprit de Proctor, il le reconnaissait

volontiers.» Proctor pense en fait comme Edward. Comme Edward, il pense que les services spéciaux en Angleterre ont pris la grosse tête, en d'autres termes ont péché par vanité (on pourrait aussi dire par *hybris*), ce qui les a conduits à faire un certain nombre de choses qu'ils n'auraient pas dû faire, car ce n'était pas leur rôle. Mais ils les ont quand même faites, ce qu'Edward n'a pas supporté, raison pour laquelle il a fait défection. Proctor, lui, n'a pas fait défection, c'est même quelqu'un qui se donne beaucoup de peine dans l'exercice de son métier d'espion, mais il comprend bien les raisons pour lesquelles Edward, lui, a fait défection. Il est en fait complètement d'accord avec lui. Mais garde tout ça pour lui. Il ne croit peut-être pas beaucoup à ce qu'il fait, mais il le fait quand même.

#### LA GUERRE DU PAUVRE

Proctor parle de «l'absence de toute cohérence dans la politique étrangère du Royaume-Uni», ce qui expliquerait, d'après lui, les dérives des services spéciaux. Normalement, les services spéciaux font ce qu'on leur dit de faire, ils sont là pour exécuter les ordres. Mais comme il n'y a plus d'ordres ou que ces derniers sont devenus incohérents, les services spéciaux ont décidé de prendre eux-mêmes les choses en main, concrètement de se substituer à l'Exécutif en matière de politique étrangère. Ils fixent eux-mêmes les objectifs et les tâches à accomplir. Sauf, apparemment, que cela n'a

pas donné de tellement bons résultats. En particulier, toutes sortes de crimes ont été commis, dans le style «massacre des innocents». Bien sûr, tout cela est inventé, les services spéciaux n'ont jamais fait de mal à personne. Il faut s'appeler Julian Assange pour prétendre le contraire.

On a là un bon résumé de la situation en Occident depuis la fin de la guerre froide. On ne va pas ici refaire l'histoire de cette période, marquée par les deux guerres du Golfe, l'expédition en Afghanistan, aujourd'hui l'engagement en Ukraine, bien sûr aussi le 11 septembre et ses suites. Tout cela est connu. On insistera simplement sur le fait que les services spéciaux n'ont cessé tout au long de cette période de croître en importance, au point, d'une certaine manière, d'occuper maintenant tout le terrain. Laissons de côté les armes nucléaires, qui compliquent un peu l'équation, et même un peu beaucoup. Mais si on laisse de côté les armes nucléaires, on voit mal, à part les services spéciaux, de quels moyens disposerait aujourd'hui encore l'Occident pour mener à bien ses très nombreuses et magnanimes entreprises au service des droits de l'homme et de la défense du droit international. Ils se sont au fil du temps réduits comme peau de chagrin. Il dispose encore de quelques soldats professionnels éparpillés à travers le monde, mais (à ce qui se dit) a de plus en plus de peine à en recruter. En plus, ses arsenaux sont vides, car tout ce qu'ils contenaient est parti en Ukraine.

Il est également à court de munitions. Pour combler ses besoins en la matière, il est obligé maintenant de se tourner vers la Corée du Sud. Etc.

Mais il y a les services spéciaux. L'Occident n'a plus d'armée, ses arsenaux sont vides, il n'a plus de munitions, en revanche il y a la CIA, la DGSE, le MI6, etc.: de quoi donc susciter un très grand nombre de guerres par procuration à travers le monde, plus tout ce qui va avec: révolutions colorées, opérations sous faux drapeau, assassinats ciblés, etc. Qui dit mieux? En plus, c'est beaucoup moins cher à entretenir. Les Occidentaux ne peuvent plus aujourd'hui dépenser l'argent comme ils le faisaient autrefois, ils doivent faire des économies. Ils ont donc liquidé leurs anciennes divisions blindées jugées trop coûteuses pour les remplacer par les forces spéciales, qui comme leur nom l'indique ne sont pas sans lien avec les services spéciaux. Les forces spéciales sont souvent utilisées dans des guerres opportunément qualifiées de «low cost», autrement dit à bon marché. Elles ne sont d'aucune utilité pour défendre le territoire, mais ne le prétendent pas. En revanche, elles permettent à l'Occident de se donner l'illusion d'exister encore en certains points de la planète: en pactisant par exemple avec des groupes terroristes. Mais cela se retourne parfois contre lui, comme on l'a vu avec Al-Qaïda ou l'État islamique.

On peut interpréter la montée en puissance des services spéciaux par la volonté de faire des écono-

mies, mais ce n'est évidemment pas la seule interprétation possible. On pourrait aussi dire que les services spéciaux se sont contentés d'occuper le terrain. Il y avait une place à prendre, ils l'ont prise. On en revient ainsi aux propos de Proctor dans *L'espion qui aimait les livres*. Proctor parle de «l'absence de toute cohérence dans la politique étrangère du Royaume-Uni». C'est peut-être le cœur du problème. Quand on regarde d'un peu près la politique occidentale, on se demande parfois s'il y a encore un pilote dans l'avion. S'il y a une quelconque cohérence, également. Et donc, à un moment donné, les services spéciaux se sont peut-être dit qu'il serait quand même bien que quelqu'un s'occupe un peu des affaires du pays (et non pas seulement des prochaines élections et du partage des postes et prébendes entre partis au pouvoir). Il n'y a pas eu de coup d'État, on n'a rien changé non plus dans la constitution, sauf que, de fait, les services spéciaux sont devenus l'organe dirigeant.

#### COMME UN FLOTTEMENT...

Aux États-Unis, par exemple, cela ne date pas d'hier. Il y a longtemps que la CIA fait plus ou moins ce qu'il lui plaît dans tous les domaines. Elle prend elle-même certaines décisions en matière de politique étrangère, mène également ses propres guerres, etc.: ce à quoi l'ancien président Donald Trump avait essayé de mettre un terme au tout début de son mandat en 2017, mais

sans succès. Le problème, c'est que les services spéciaux ne font pas tellement mieux que les hommes et femmes politiques prisonniers de leurs minuscules calculs électoraux. Quand on fait un bilan d'ensemble des agissements de la CIA au Moyen Orient au cours des trente dernières années, on peut difficilement parler de succès. On ne dira pas non plus que la cohérence a été au rendez-vous. Les espions manipulateurs, corrupteurs, trafiquants de drogue et tueurs de la CIA connaissent évidemment bien leur métier et pour l'essentiel sont de bons exécutants. Mais cela ne va pas tellement plus loin. D'où une impression générale de flottement qui fait que plus personne ne sait très exactement où l'on va. Ou alors, on commence quelque chose et très vite on se lasse. On ne va jamais jusqu'au bout. Les Ukrainiens pro-OTAN s'en rendront compte un jour.

Ce qui précède n'épuise évidemment pas le sujet. La montée en puissance des services spéciaux est également une réalité au plan interne, comme en témoigne le développement de la société de surveillance,

qui fait que les services spéciaux sont aujourd'hui au courant de tout, et sont donc en mesure d'étouffer dans l'œuf toute velléité de non-soumission. D'une manière générale, le régime occidental est en proie à un très grand nombre de tensions, tensions auxquelles il aurait peine à survivre si les services spéciaux n'étaient justement là pour les contenir. C'est aussi, soit dit en passant, à quoi servent les lois antiterroristes. En ce sens, l'actuelle montée en puissance des services spéciaux répond à un besoin objectif des autorités, qui voient leur pouvoir (largement délégitimé) de plus en plus contesté et remis en cause. C'est un instrument dont elles ne pourraient que difficilement aujourd'hui se passer. Sauf, là encore, que l'instrument s'est largement autonomisé. Personne ne pense plus que les services spéciaux ne fassent qu'obéir aux ordres.

- Photo de Randy Fath sur Unsplash.

#### LECTURE SUGGÉRÉE

- John le Carré, *L'espion qui aimait les livres*, Seuil, 2023.

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)

LA LUCARNE d'Ariane Bilheran

## S'arrêter un instant sur le Kairos

L'ART DE SAISIR L'OCCASION N'EST PAS UNE SCIENCE EXACTE. ELLE N'EST PAS TRANSMISSIBLE NI REPRODUCTIBLE SELON DES CRITÈRES EXTÉRIEURS, CAR ELLE CONVOQUE D'AVANTAGE L'INTUITION QUE LA RAISON, CETTE QUALITÉ QUI CRÉE LES GÉNIES, LES GRANDS HOMMES, LES FINS STRATÈGES, LES BONS MÉDECINS OU MÊME LES GRANDS SÉDUCTEURS.



En grec ancien, il existe une notion capitale, très difficile à transcrire en français: le *kairos* (καιρός), couramment traduit par le moment opportun, *opportunitas* en latin. Chez Homère, l'adjectif *kairos* désigne un lieu névralgique du corps dont la blessure peut entraîner la mort. Puis, la notion évolue, pour indiquer un point décisif, spatial et temporel, qui détermine une issue soit fatale, soit défavorable. Au Ve siècle avant J.-C., dans une Athènes qui déploie la philosophie, les arts, la médecine, la technique, mais aussi la démocratie, la rhétorique, l'histoire et la stratégie militaire, le *kairos* devient un art de la mesure et du temps. Chez Thucydide, dans la *Guerre du Péloponnèse*, l'histoire est entièrement déterminée par le *kairos*: elle n'est qu'une succession d'occasions reconnues ou manquées. Ces *kairoï* sont les moments, de nature très événementielle, qui scellent le destin des cités. Ce peut être l'assassinat d'un dirigeant, une rupture d'alliance, une déclaration de guerre. Pour les Grecs anciens, le *Kairos* est une divinité de nature temporelle. Le dieu est figuré en un jeune homme qui ne porte qu'une touffe de cheveux sur la tête. Il s'agit de saisir «l'occasion

aux cheveux» (καίρὸν ἀρπάζειν). Elle est rare (d'où le fait que le crâne soit dégarni), et d'ordinaire, lorsque le dieu passe près de nous, soit on ne le voit pas, soit on le voit et on ne fait rien, soit — pour les plus habiles —, on tend la main et on l'attrape par les cheveux. Ce dieu ailé tient aussi une balance dans une main (tout peut basculer d'un côté, selon la décision prise), et un rasoir (le *kairos* est un moment tranchant).

**AVANT, C'EST TROP TÔT,  
APRÈS, C'EST TROP TARD**

Avec le *kairos*, il s'agit de poser le bon acte au bon moment, de combiner l'action et le temps, ou plutôt, d'organiser l'action juste à l'instant juste, celui qui lui donnera toute sa portée, son efficacité, et son résultat. Un acte chirurgical pratiqué au mauvais moment peut avoir des conséquences tragiques, alors qu'au bon moment (qui dépend d'une multiplicité de facteurs à déterminer: état de santé du patient, humeur du chirurgien, etc.), ce sera un succès. Car il y a deux façons d'échouer dans le traitement d'une maladie: intervenir trop tôt ou trop tard, alors qu'il existe un temps opportun pour soigner. Ce moment opportun est aussi celui de la crise, pour la médecine hippocratique: la *krisis* (κρίσις) est la maladie à son apogée, mais aussi le temps du discernement (*krinein*, κρίνειν), mais aussi celui où la maladie peut évoluer soit vers la guérison, soit vers une dégradation et la mort. L'intervention médicale doit savoir exactement à quel

moment procéder. Être apte à discerner le *kairos* fait le bon médecin. D'où la citation, d'ordinaire mal comprise, d'Hippocrate: «nul n'est médecin s'il n'est astrologue». Comme pour l'agriculture, le choix du *kairos* est décisif: si l'agriculteur coupe des arbres à la pleine lune, il est assez certain de ne pas obtenir le même résultat que s'il les coupe lorsque la lune est descendante. Le *kairos* dépend aussi de la météo: certaines récoltes ne donneront aucun résultat si elles sont semées en hiver plutôt qu'au printemps. De la même façon, le navigateur ne s'aventurera pas sur les flots sans s'être assuré que ce soit le bon moment. Naviguer par temps mauvais exposera davantage aux dangers de la mer. Ce bon moment n'est pas seulement une histoire de facteurs identifiables: toutes les conditions pourraient-elles être réunies qu'il n'y aurait pourtant aucune garantie que ce soit le «*kairos*». L'inverse est tout aussi vrai: les conditions logiques, rationnelles, tirées de l'expérience pourraient ne pas être réunies, alors qu'il faudrait absolument choisir d'intervenir. Le *kairos* est donc un temps qui se concilie avec un souci de valoriser l'action humaine, de la rendre efficace et couronnée de succès. Il ne doit souffrir ni retard ni hésitation. Les spécialistes de rhétorique ont eux aussi mentionné le *kairos*: il ne suffit pas d'exprimer une chose exacte, encore faut-il le faire à propos. Car le *kairos* est le principe qui gouverne le choix d'une argumentation: il faut dire les bons mots,

dans le bon style, dans les bonnes circonstances (par exemple, le choix de l'assemblée), et au bon moment pour la *captatio benevolentiae*, attirer la bienveillance des auditeurs. Jackie Pigeaud, dans *Louis Guillermit, lecteur de Platon*, précise que la notion de *kairos* est «spécifiquement grecque»: elle concerne la pratique rhétorique, militaire, médicale. Par exemple, il s'agit de «la connaissance que le rhéteur a du moment où l'on peut faire basculer un auditoire, que le médecin a du moment où l'on doit donner le médicament pour renverser la situation.» En art, le *kairos* est aussi le moment où il faut savoir s'arrêter pour que la création devienne une œuvre. Elle perdrait ce statut si le peintre ajoutait une touche supplémentaire, ou si le poète rédigeait une strophe de trop. Avec le *kairos*, il est question des limites à poser à l'action humaine.

### LES QUALITÉS DU DISCERNEMENT

Le *kairos* est irrémédiablement lié au discernement, au jugement de celui qui doit agir. Il n'est pas donné à tout le monde de saisir le *kairos*. Il faut à la fois une solide expérience, mais aussi un sens pragmatique. Le discernement du *kairos* peut certes s'appuyer sur le raisonnement, l'analyse, et une solide connaissance de son champ d'intervention, mais il suppose également l'intuition et l'instinct. Seul le *kairos* crée l'expertise dans le champ de l'action humaine. Savoir saisir le *kairos* conduit à la victoire ou à la défaite, à la vie ou à la mort. La réussite ne

tient qu'à un fil, et elle est liée au libre arbitre. La liberté de l'homme, dans une possibilité de choix souvent restreinte, est bien de savoir ce qu'il doit choisir, mais surtout, à quel moment et dans quelles circonstances se déterminer. Cette aptitude à discerner l'instant propice ne requiert ni délibération ni préméditation. Dans *De la guerre*, Clausewitz la nomme «le coup d'œil» et en fait l'une des premières qualités guerrières. Elle distingue les génies dans la stratégie militaire des généraux ordinaires. Le choix de l'action selon le *kairos* peut paraître irrationnel à d'autres, inexplicable. Le stratège peut parfaitement disposer de la meilleure logistique, des meilleures troupes, des meilleures armes, de la supériorité numérique, mais perdre la bataille. Il suffit d'avoir manqué le *kairos*. A contrario, le chef militaire peut ne pas disposer de tous les attributs précités, et emporter la victoire, par sa faculté à saisir le *kairos* (par exemple, un moment de faiblesse et de relâchement de l'armée ennemi). Le *kairos* suppose une intelligence innée des conditions favorables à l'événement. On peut avoir étudié les plus grands manuels de stratégie militaire, être un expert en théorie, et pour autant, ne pas disposer de cette habileté pratique au *kairos*. L'expérience peut aider à acquérir une telle faculté, par une meilleure identification des signes favorables à l'action couronnée de succès, mais elle n'est pas suffisante non plus. Un stratège inexpérimenté peut avoir ce don de saisir le *kairos*, tandis qu'un

stratège très expérimenté, à force d'être enfermé dans divers protocoles militaires, manquera de souplesse dans son choix d'intervenir. La plus belle des théories ne remplace pas l'intelligence pratique.

#### QUALIFIER L'ACTION HUMAINE

Discerner le bon moment ne suffit pas. Il faut souvent en convaincre autrui: un médecin doit convaincre son malade de la nécessité de pratiquer un geste chirurgical à tel moment, et pas à un autre. Savoir identifier le *kairos* ne signifie pas non plus que l'on sache expliquer les raisons de cette conviction intime: il faut intervenir «ici et maintenant». Pour cela, l'engagement total de celui qui discerne le *kairos* est indispensable. Les hommes aptes à distinguer le *kairos* sont plutôt tempérants. Selon Aristote, l'aptitude au *kairos* est liée à la prudence, cette vertu qui éclaire les conditions du choix. La *phronésis* (φρόνησις) relève de la sagesse pratique; elle porte sur les choses singulières, contrairement à la sagesse théorique qui porte sur les choses universelles. Pierre Aubenque, le commentateur d'Aristote, dans *La prudence chez Aristote*, indique: «S'il n'y a qu'une façon de faire le bien, il est bien des manières de le manquer. L'une d'elles consiste à faire trop tôt ou trop tard ce qu'il eût fallu faire plus tard ou plus tôt. Les Grecs ont un nom pour désigner cette coïncidence de l'action humaine et du temps, qui fait que le temps est propice et l'action bonne: c'est le *kairos*, l'occasion favorable, le

temps opportun.» Mais lorsque ces êtres s'engagent, ils doivent le faire avec toute leur conviction d'avoir su identifier le *kairos*. La force (*virtus*) est aussi l'une des vertus cardinales. *Le Prince*, pour Machiavel, doit faire preuve de *virtù* dans l'imprévisibilité de l'action politique. Il ne suffit pas qu'il ait identifié le *kairos*, encore doit-il s'y engager sans aucune hésitation. La *fortuna* parle des coups du sort que nous ne saurions ni anticiper ni maîtriser, comme dans la roue de la fortune: du jour au lendemain, le roi peut devenir mendiant, et le mendiant, roi. Être exposé aux caprices de cette catin qu'est la déesse Fortuna, tel est le lot des mortels, comme nous l'avait déjà indiqué Boèce dans la *Consolation de la philosophie*. Il s'agit d'apprendre à vivre en dépit de ces coups du sort, et la philosophie nous y aide. Tandis que la *fortuna* est à craindre dans son tempérament capricieux, la *virtù* est l'action virile qui raffermir ce rare moment de libre arbitre qu'est le *kairos*. Il s'agit de prendre les bonnes initiatives politiques, au bon moment, et de s'engager pleinement et totalement dans l'action, de manière virile, sous peine de laisser passer l'occasion.

#### UNE MESURE DE L'ACTION HUMAINE LIÉE À L'ACTION BONNE

Dans le livre VI de l'*Éthique à Nicomaque*, Aristote évoque cette «justesse de coup d'œil» ou vivacité d'esprit, qui se passe du raisonnement. L'homme est alors apte à discerner l'aide divine, en quelque



sorte, au sein de l'instant fugitif, surgit par hasard, mais lié à l'absolu. Jackie Pigeaud indique (*op. cit.*): «Le *kairos* n'est rien sans le savoir qui permet de le reconnaître; il n'est qu'événement parmi d'autres pour celui qui ne sait pas. Mais, pour celui qui sait, il est ce qui lui révèle son propre savoir, par le choc de la réalité qui se révèle comme signifiante.» Jean-Pierre Vernant nous précise, dans *Mythe et pensée chez les Grecs*: «L'ar-

tisan, pour intervenir avec son outil, doit apprécier et attendre le moment où la situation est mûre, savoir se soumettre entièrement à l'occasion. Jamais il ne doit quitter sa tâche, dit Platon, sous peine de laisser passer le *kairos*, et de voir l'œuvre gâchée.» Le *kairos* est en somme l'aptitude à saisir l'instant de l'éternité au cœur des instants fugitifs. C'est sans doute le sens de la phrase d'Hésiode dans *Des travaux et des jours*: le *kairos* est

«tout ce qu'il y a de mieux». Euripide quant à lui nous dit: «c'est le meilleur des guides dans toutes les entreprises humaines». L'art de saisir l'occasion n'est pas une science exacte. Elle n'est pas transmissible ni reproductible selon des critères extérieurs, car elle convoque davantage l'intuition que la raison, cette qualité qui crée les génies, les grands hommes, les fins stratèges, les bons médecins ou même les grands séducteurs. Car il ne s'agit pas de savoir dire les paroles qui font flancher un cœur, mais encore faut-il savoir saisir le moment opportun. Il convient en outre de relier cette notion aux mathématiques de l'univers. Pour les Grecs anciens, le *cosmos* désigne le monde, et signifie l'harmonie. Le monde répond à des structures mathématiques. Dans le *Politique*, Platon propose deux métrétiques: l'une relève de l'ordre du jugement et des mathématiques, l'autre se rapporte à la juste mesure (*to metrion*), à ce qui convient (*to prepon*), à ce qui est propice (*ton kairon*) et à ce qui se doit (*to deon*). Platon revient sur la juste mesure et le *kairos* dans le *Philèbe*, où il les situe au premier rang de la hiérarchie des biens. Aristote précise, dans l'*Éthique à Nicomaque*, que le *kairos* dépend de la «juste mesure»: il ne s'agit pas seulement de l'aptitude à discerner le bon

moment, mais de savoir encore agir, selon la «juste mesure», ni trop, ni trop peu. Le courage n'est ni trop peu (lâcheté) ni trop (témérité). Ne pas savoir se conduire de manière juste au moment opportun, voilà l'occasion manquée. Et les qualités sont en rapport avec les émotions, note Aristote. Le *kairos* est donc aussi une aptitude à ressentir les bonnes émotions au bon moment, à l'égard des personnes qui conviennent, pour les raisons et de la façon qu'il faut (cf. *EN*, 1106b 18 sq.). Bien entendu, ajoute Aristote, la délibération préalable analyse rationnellement ce qui convient, la fin requise, selon la manière qu'il convient et au moment qu'il convient, c'est-à-dire au moment propice (*kairos*) (*ibid.*, 1142b17-33). En somme, la notion de *kairos* fut d'une importance cruciale dans la pensée grecque antique, au regard des conditions de l'action humaine. Il serait d'ailleurs utile de se demander quelles sont les conséquences politiques et philosophiques d'avoir perdu, au fil des siècles, la représentation et la qualification précise d'un tel concept.

- Illustrations: *Kairos* de Francesco Salviati (1543-1545), salle de l'audience, Palais de la Seigneurie, Florence; *La Roue de la Fortune*, pavement de la cathédrale de Sienne, 1372.

LISEZ-MOI ÇA! par Slobodan Despot

## «Prendre le maquis avec Ernst Jünger» d'Eric Werner

**L**A MARGE DE MANŒVRE DE L'INDIVIDU À L'ÈRE DE L'ÉTAT TOTAL EST FAIBLE, NOUS DIT ERIC WERNER: IL PEUT FAIRE TRÈS PEU DE CHOSES, EN RÉALITÉ. MAIS CELA NE VEUT PAS DIRE RIEN. DE CE TRÈS PEU, EN COMPAGNIE DE JÜNGER, IL TIRE TOUT L'ARSENAL DE RÉBELLION POSSIBLE.

### CE QU'IL APORTE

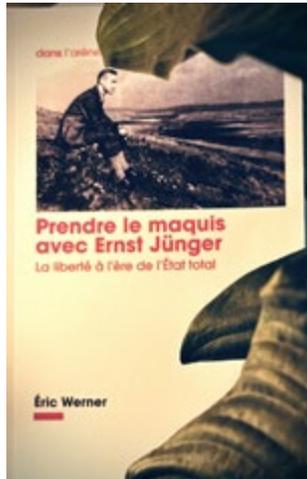
La verdeur mentale et physique d'Ernst Jünger (1895-1998) est un phénomène non seulement intellectuel, mais encore médical. Celui qui avait entamé son XXe siècle en traversant les *Orages d'acier* de la Grande Guerre était arrivé au seuil du XXIe en se consacrant dans ses *Chasses subtiles* à la compagnie gracieuse et muette des papillons. Entretemps, il s'était confronté comme acteur, témoin et analyste à toutes les rigueurs de l'ère totalitaire. Dans nombre de ses livres, en particulier le *Traité du rebelle*, il nous propose aussi des voies de résistance ou de rupture vis-à-vis de cet engrenage qui menace de démembrer l'humain plus efficacement encore que les mortiers de 1914. Sa figure du *Waldgänger* — le marcheur des bois — incarne une forme de résistance originale, appropriée à l'étrangeté des temps:

«ce n'est pas l'insurrection, ni le repli sur soi, encore moins la connivence, c'est le non-accommodement». Penseur non accommodé et peu accommodant, Éric Werner est sans doute l'un des meilleurs compagnons de route possibles pour les randonnées que Jünger nous propose à la lisière du système et de la rébellion.

### CE QU'IL EN RESTE

Dans le silence monacal de sa retraite, Éric Werner mène depuis des années maintenant une guérilla personnelle, radicale et non violente à la fois, contre la robotisation, c'est-à-dire, au sens premier et slave du terme<sup>(1)</sup>, la réduction en

esclaves des êtres humains. Il n'a pas traversé comme Jünger l'épreuve du feu, mais ses armes dans cet affrontement *non cinématique* sont les mêmes. La philosophie, la culture, la compréhension vive de ce qui distingue la liberté du servage, le vrai du faux,



l'humain de sa contrefaçon. Il s'est constitué pour cette lutte un réseau d'alliances: de Montaigne à Zinoviev en passant par Proust ou Hannah Arendt, sans oublier les auteurs antiques. Ce n'est pas un nostalgique pour autant, mais un grimpeur bien encordé. Son arrimage dans la tradition lui donne l'assurance et le jugement nécessaires pour affronter lucidement le devenir. Le maquis qu'il construit avec Jünger n'est rien d'autre: une zone sereine permettant une lecture affûtée des temps. Il nous l'explique dès l'ouverture de cet essai:

«Nous continuons à utiliser les mêmes mots qu'auparavant, qui plus est avec les mêmes significations. L'écart va ainsi se creusant entre les mots et les choses. En fin de compte, on ne sait plus tellement de quoi l'on parle.»

Cent pages plus loin, on sait mieux de quoi l'on parle et l'on se sent, en quelque sorte, mieux équipé pour affronter la suite. C'est comme une leçon d'art martial. Il me faut saluer ici non seulement la clarté pédagogique d'Éric Werner, mais aussi sa persévérance et sa fidélité, tant intellectuelle que personnelle, aux causes qu'il défend et aux alliés qu'il s'est choisis.

## A QUI L'ADMINISTRER?

Les lecteurs de l'Antipresse retrouveront dans ce livre bref des aperçus et des accents familiers du *désenfumage* dont Éric Werner nous gratifie depuis plus de sept ans. Ils seront immédiatement plongés dans le fond de la matière: *comment penser la liberté?* à l'ère du tout numérique et de l'État total. Ils y reconnaîtront aussi, si j'ose dire, une cadence bien particulière. Les itinéraires sylvestres de Jünger y rejoignent ces *chemins noirs* de Sylvain Tesson qu'Éric aime tant à reparcourir. Quant aux autres, les *non-antipressés*, ils goûteront une pensée rigoureuse, libre et limpide totalement affranchie des lourdeurs du temps.

- Éric Werner, *Prendre le maquis avec Ernst Jünger*, La Nouvelle Librairie.

## NOTE

1. Le mot *robot* apparaît pour la première fois dans la pièce de l'écrivain tchèque Karel Čapek, *R. U. R. (Rossum's Universal Robots)*. Il dérive du mot *robot* qui désigne le labeur ou la corvée. Les robots ne sont mécaniques que par commodité. Ils peuvent tout aussi bien être humains.

## TURBULENCES

### **UKRAINE - La stratégie du blé**

**Cette analyse du canal Telegram Dmitriev, animé par un orientaliste et consultant d'Odessa, frappe par sa concision et sa froide lucidité au sujet d'un enjeu clef, mais mal compris, de la guerre en cours. Nous la traduisons pour les lecteurs de L'Antipresse.**

À chaque étape des hostilités en Ukraine, l'attention se déplace vers le sud, vers la région de la mer Noire. Si, au cours des premiers mois, le sort de Kiev, de Kharkiv et de la rive gauche a été discuté, aujourd'hui, tout ce qui est superflu est repoussé à la périphérie et ce qui reste est l'élément important qui, apparemment, a fait l'objet de différends géopolitiques dès le début: le contrôle de la mer Noire. Les principaux objets sont les ports du golfe d'Odessa, les côtes russes de la mer d'Azov et de la mer Noire. Ils permettent à la vaste production agricole continentale d'accéder à la mer. Par les ports de la mer Noire et de la mer d'Azov, ce sont 25 à 30 % des céréales et la moitié des tournesols qui arrivent sur le marché mondial. C'est beaucoup.

Le flux de denrées alimentaires en provenance de la mer Noire est particulièrement important en raison de l'essor de l'hémisphère Sud. Il y a toujours plus de monde là-bas, ils ont besoin d'être nourris, et celui qui les nourrit y est automatiquement le patron. Par conséquent, quiconque contrôle les exportations de céréales en provenance de la mer Noire exerce une influence sur l'Asie et l'Afrique — même privé de Wagner, de moyens de transport propres, de soft power, etc. Telle est la projection du pouvoir: celui qui se comporte bien recevra des céréales, et celui qui se comporte mal ne mangera pas aujourd'hui. Le gens survivront tant bien que mal sans pétrole et sans téléphones chinois, mais sans céréales, ce sera la fin.

Il est clair que le facteur Turquie, dont

dépend largement la route de la mer Noire, entre en ligne de compte, mais les Turcs eux-mêmes sont intéressés à ce que cela fonctionne, et que toutes ces ressources alimentaires et énergétiques arrivent sur le marché mondial par leur intermédiaire. L'Arabie saoudite et les Émirats, les autres prétendants à l'influence en Asie du Sud et en Afrique, sont également intéressés par des approvisionnements stables.

La Russie est aujourd'hui le plus grand fournisseur de céréales sur le marché mondial. En 2021, avant la guerre, les exportations russes atteignaient, selon certaines estimations, 33 millions de tonnes, celles de l'Australie 26 millions de tonnes, celles des États-Unis 24 millions de tonnes, celles du Canada environ 22 millions de tonnes et celles de l'Ukraine 20 millions de tonnes. Mais les États-Unis, l'Australie et le Canada exportaient principalement vers l'Asie de l'Est, la France fournissait l'Europe, tandis que la Russie exportait vers les régions que nous avons mentionnées: l'Égypte, la Turquie, l'Afrique, le Pakistan et le Bangladesh. Et le principal concurrent de la Russie sur ces marchés était l'Ukraine jusqu'en 2022.

Quelques années avant le conflit, la Russie a proposé aux autres grands producteurs (outre l'Argentine, le Kazakhstan et d'autres plus petits) de créer une «OPEP céréalière», qui pourrait, par analogie avec les exportateurs de pétrole, déterminer le prix des céréales sur le marché mondial. Mais cela n'a pas fonctionné. En 2021, la Russie et l'Argentine ont imposé des restrictions sur les exportations de céréales, ce qui a eu un certain impact sur les prix. Mais sans l'Ukraine, la projection de la puissance alimentaire vers les pays du Sud était impossible. L'Ukraine a déclaré qu'elle accepterait une union céréalière avec l'Australie, le Canada et les États-Unis. Les

produits agricoles sont avec les métaux l'un des deux principaux produits d'exportation de l'Ukraine et les recettes d'exportation ont atteint des niveaux record dans les années 2021, à la veille de la guerre.

D'une manière générale, cette ressource est le principal objet de la lutte actuelle. Et le minimum sur lequel les opposants s'accordent. C'est ce qui explique aussi bien les nombreuses bizarreries de l'Opération militaire spéciale (OMS) que l'attention portée par les parties à la question des exportations de céréales. Celui qui contrôle la mer Noire est responsable de la sécurité alimentaire des pays du Sud. Or celui qui contrôle la mer Noire, c'est celui qui possède des ports et une flotte dans la mer Noire.

La Russie disposait d'une flotte et a tenté d'engloutir les ports ukrainiens avec l'ensemble de l'Ukraine, mais cela n'a pas fonctionné, et le corridor céréalière continue de fonctionner. Elle a réussi à prendre le contrôle de certaines régions agricoles ukrainiennes. On voudrait maintenant priver la Russie de sa flotte de la mer Noire à l'aide de frappes de missiles. Mais la Russie montre qu'elle est prête en ce cas à détruire toute l'infrastructure portuaire ukrainienne, éliminant tout bonnement un concurrent sur le marché mondial des céréales. Mais en retour, les voies d'acheminement de la Russie pourraient être attaquées. On assisterait alors à une interruption de toutes les exportations via la mer Noire et à une catastrophe d'envergure mondiale.

Ma version est confirmée par le fait que, parmi les dirigeants russes, ce sont les personnes liées d'une manière ou d'une autre à la production agricole qui ont apporté le plus grand soutien à l'OMS. En général, il s'agit de personnes influentes. Leur réaction angoissée face aux attaques contre les navires de la flotte est également révélatrice.

Source: Dimitriev sur Telegram.

## **MARQUE-PAGES - La semaine du 31 décembre 2023 au 6 janvier 2024**

### **LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT**

**Équipée suicidaire.** L'éditorial du grand reporter et analyste géopolitique Renaud Girard dans le *Figaro* du 1er janvier détonne franchement par sa brutale lucidité dans le paysage cotonneux des médias français. Citons-en ici la conclusion, pour mémoire:

«Osons le dire: ce sionisme de conquête est suicidaire pour Israël et pour l'Occident qui le soutient. La véritable sécurité d'un État est quand il s'entend bien avec tous ses voisins. Or une telle stratégie d'expulsion forcée des descendants des habitants qui vivaient depuis des siècles dans la Palestine ottomane a très peu de chances d'être un jour acceptée par les voisins, proches ou lointains, d'Israël. C'est la recette parfaite pour une guerre éternelle. Même les États-Unis risquent un jour d'être lassés par l'arrogance d'une droite israélienne qui dénie aux Palestiniens le fait même de constituer une nation. La prolongation de cette guerre est aussi suicidaire pour l'Occident. Car il offre sur un plateau d'argent à Vladimir Poutine un double cadeau dont il n'osait pas rêver: la preuve quotidienne du deux poids, deux mesures, dans les leçons de morale occidentales; et conséquence de ce cadeau, le ralliement de facto du «Sud global» à l'axe autoritaire Russie-Iran-Chine.»

**L'ennemi réel.** Ces dernières semaines, les responsables russes ont «ôté les gants» dans leurs appréciations de la situation internationale. Vladimir Poutine, en premier lieu, a désigné explicitement l'ennemi dans le conflit en cours. Et ce n'est pas l'Ukraine! Lors d'une réunion avec des militaires, on lui a demandé ce qu'il pensait de l'aide occidentale à l'effort de guerre ukrainien. Voici sa réponse:

«Le problème n'est pas qu'ils aident notre ennemi, mais qu'ils *sont* notre ennemi et qu'ils règlent leurs propres problèmes par la main des Ukrainiens (...) L'Ukraine elle-même n'est pas un ennemi pour nous. Mais ceux qui veulent détruire l'État russe, ceux

qui veulent parvenir, comme ils le disent, à la défaite stratégique de la Russie sur le champ de bataille, et ce principalement en Occident, et il y a différentes personnes en Occident. Il y a des gens qui sympathisent avec nous, mais il y a des soi-disant élites pour qui l'existence de la Russie, au moins dans sa qualité actuelle, dans sa taille actuelle, paraît inacceptable.»

Poutine a également qualifié d'ennemis de la Russie les élites occidentales qui veulent fractionner le pays.

**Révélation.** Pour nous épargner des lectures essentielles, mais fastidieuses, Simplicius le Penseur (traduit par le Saker francophone) a décortiqué deux documents prospectifs occidentaux essayant de tirer des leçons de la désastreuse guerre en Ukraine. L'un provient du ministère estonien de la Défense, l'autre du Institute for the Study of War (ISW), principale officine d'influence néocon. Le *thinktankland*, nous dit Simplicius, s'est surpassé. Tout est intéressant, et souvent très révélateur sur l'idée occidentale de soi et de l'adversaire. On relèvera ici cet aveu clef des néocons de M. Kagan:

«Modifier la volonté de l'Amérique n'est

pas une mince affaire. L'Amérique est une idée. L'Amérique est un choix. L'Amérique, c'est la croyance en la valeur de l'action. La résilience intérieure et la puissance mondiale des États-Unis proviennent en grande partie du fait que des personnes et des pays choisissent les États-Unis et que les Américains préservent leur capacité à agir avec intention. Un adversaire qui apprend à modifier ces réalités constitue une menace existentielle, surtout lorsque les idées sont l'arme principale de cet adversaire.»

Et voilà le talon d'Achille, note l'analyste: si les impérialistes haïssent à ce point la Russie, c'est qu'elle risque de dissiper le mythe monstrueux que l'Amérique est devenue après son kidnapping par les néocons.

**Plaisirs d'hiver.** Oô, seuls les cruciverbistes le connaissent: «village des Pyrénées en deux lettres». Dans ce petit village de montagne d'à peine 100 habitants, en 1975, une équipe de FR3 avait tourné un reportage mémorable qui nous fait fondre de nostalgie. Tout tourne autour de la fête du cochon et de l'art de tuer le temps. On est encore dans le monde de Ramuz et de Giono... bref dans ce qui fut la France. Et l'on savoure l'accent!

## Pain de méninges

### RATIONALISME ET SENTIMENTALISME

De toutes les superstitions prêchées par ceux-là mêmes qui font profession de déclamer à tout propos contre la «superstition», celle de la «science» et de la «raison» est la seule qui ne semble pas, à première vue, reposer sur une base sentimentale; mais il y a parfois un rationalisme qui n'est que du sentimentalisme déguisé, comme ne le prouve que trop la passion qu'y apportent ses partisans, la haine dont ils témoignent contre tout ce qui contrarie leurs tendances ou dépasse leur compréhension. D'ailleurs, en tout cas, le rationalisme correspondant à un amoindrissement de l'intellectualité, il est naturel que son développement aille de pair avec celui du sentimentalisme.

— René Guénon, *Orient et Occident*.

# PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



## **Le presseur de jus. Catane, 26.11.2023.**

Entre les oranges solaires et les grenades sanglantes... la Sicile est un jardin béni, collé aux basques d'une divinité généreuse et féroce. A ses heures de colère, l'Etna balaie et reprend. Entre-temps, elle donne sans compter et les humains, humblement, lui rendent grâce.